

Introduction

Prudence empirique et risque interprétatif

Catherine de Lavergne, Docteure

Université Paul Valéry - Montpellier 3, France

Du défi au projet : organiser le 5^{ème} colloque du réseau RIFReQ à l'université Paul Valéry, Montpellier 3

C'est à l'occasion de la venue à Montpellier, en avril 2014, de Chantal Royer, présidente du Réseau International Francophone de Recherche Qualitative (RIFReQ), professeure invitée par le département Information et Communication et le laboratoire LERASS-CERIC, que l'hypothèse a germé d'envisager la cinquième édition du colloque sur le campus de l'université Paul Valéry. L'équipe du département et du laboratoire a accueilli cette idée avec une grande émotion. À l'attachement au réseau et à ses travaux, s'ajoutait une forte signification symbolique. C'est en effet à l'université Paul Valéry, à l'initiative d'Alex Mucchielli, du CERIC et de chercheurs de l'Association pour la Recherche Qualitative (ARQ) que s'était tenu, en juin 2006, le premier colloque international francophone de méthodes qualitatives.

Une proposition d'appel à communication a été élaborée et soumise à l'expertise des membres du bureau du RIFReQ, par l'intermédiaire de sa présidente, Chantal Royer, dont les conseils et l'appui ont été inestimables pendant toute la durée de préparation du colloque. Colette Baribeau, présidente de l'Association pour la Recherche Qualitative, ainsi que les membres du bureau du RIFReQ se sont mobilisés à toutes les étapes du processus d'expertise, ainsi que pour l'animation scientifique. Des membres du laboratoire EPSYLON, coordonnés par Gérard Bourrel, membre du bureau du RIFReQ, des collègues enseignants-chercheurs de différentes disciplines ont apporté leur collaboration, tant pour l'expertise des contributions, que pour l'animation scientifique du colloque. Ce sont 33 chercheurs de trois continents, de huit pays et d'une dizaine de disciplines, qui ont constitué le Comité Scientifique, présidé par Catherine de Lavergne.

Compte tenu du calendrier très serré, la tenue du colloque étant envisagée pour juin 2015, et des ressources financières limitées, un esprit de gestion « écologique » du colloque a animé l'équipe du LERASS-CERIC, constituée des enseignants-chercheurs et doctorants des départements Information et Communication, et Documentation, au

sein de l'Institut des Technosciences de l'Information et de la Communication (ITIC). L'ITIC, présidé par François Péréa a apporté son soutien à cette manifestation. Le précieux concours des services logistique, audiovisuel, d'imprimerie de l'université a été sollicité, les dispositifs numériques gratuits ont été utilisés (la plateforme Sciences Conf du CNRS), les compétences et les énergies disponibles et volontaires ont été mobilisées. Le Comité d'organisation, présidé par Valérie Méliani et Sidonie Gallot, qui a assuré la mise en place et le suivi de la plateforme du colloque <<https://rifreq2015.sciencesconf.org/>> s'est intensément investi pour préparer la tenue de cet événement scientifique dans les meilleures conditions, ses membres assurant aussi par eux-mêmes, pendant la manifestation, le suivi logistique, l'accueil et l'orientation des participants, la préparation des tables et le service pendant les repas en plein air et les pauses café, l'enregistrement audio-visuel des conférences et des ateliers, la préparation des salles : Pierre-Camille Delahaye, Audrey de Ceglie, Hans Dillaerts, Nadia Hassani, Marie-Caroline Heïd, Patricia Jullia, Roberto Muschietti, Sophie Vailliès, Nathalie Verdier.

Des étudiants en Information-Communication se sont aussi engagés. Justine Loreau, et Emil Kowalczyk, en troisième année de licence, ont préparé les déplacements et l'hébergement des participants. Une équipe d'étudiants du Master 2, coordonnée par Nazanin Mohammadzadeh Babr et Célia Paris, a assuré la conception et l'animation « *live* » du colloque avec twitter, un blog alimenté en temps réel, ainsi qu'un défilement de photographies sur écrans pendant les pauses. Céline Pascal a réalisé l'affiche.

La Région a fourni du matériel pour les participants, et la ville de Montpellier, représentée par son maire Philippe Saurel, a convié les congressistes à un apéritif à la Maison des Relations Internationales.

L'appel à communication

Pour cette cinquième édition, neuf ans après l'inauguration du premier colloque en 2006, il a semblé essentiel de maintenir et de développer trois dynamiques fondatrices du réseau :

- Son caractère international, avec une ouverture vers les pays méditerranéens;
- Sa dimension interdisciplinaire, et même transdisciplinaire;
- L'orientation conjointe vers les professionnels et les chercheurs, la réflexion sur des pratiques, qu'elles soient professionnelles ou de recherche.

Cette volonté s'est concrétisée non seulement à travers la constitution interdisciplinaire et internationale du Comité Scientifique, mais aussi dans l'élaboration de l'appel à communication.

L'élaboration de la problématique du colloque a été réalisée dans la continuité des deux colloques précédents du réseau, le premier, en 2011, questionnant la portée,

les conditions de généralisation ou de transférabilité de la recherche (actes disponibles dans le numéro 15, 2013 de cette collection), le second, en 2013, consacré à la découverte. L'objectif était d'en articuler les apports, en questionnant de façon dialogique, à travers la prise de risques, les conditions de rigueur de la recherche et la créativité du chercheur, au regard des contraintes et des enjeux auxquels il se trouve inévitablement confronté en tant qu'acteur social incarné, engagé dans une communauté scientifique, avec des collaborateurs, des « enquêtés » sujets, acteurs, partenaires, des institutions, des programmes, des dispositifs.

Le colloque RIFReQ de 2015 s'inscrit dans la continuité des travaux des deux colloques précédents. En 2011, les participants ont questionné les chemins méthodologiques « du singulier à l'universel », menant, à partir de leurs singularités, de la singularité de chaque terrain, vers la généralisation, la reproductibilité ou la significativité. En 2013, laissant en suspens l'examen des processus de validation scientifique, la recherche a porté sur les logiques de la découverte, intimement liées à l'attitude de curiosité et de créativité du chercheur. Le colloque de 2015 propose de relier ces deux dimensions, en tension pour le chercheur en tant qu'acteur social, inévitablement engagé dans un projet collaboratif nécessitant prudence et prise de risque : logique de découverte et cadres institutionnels et économiques prescripteurs, personnalité singulière du chercheur et visées de la recherche, données hétérogènes, pléthoriques et activité interprétative, démarches de recherche et auto-contraintes, outillage et dépendances, cadres libérateurs et contraignants.

Trois axes ont été proposés, en résonance, articulant successivement les questionnements liés à la posture et à l'attitude du chercheur, au « rapport instrumental aux ressources théoriques, ainsi qu'aux moyens technologiques » (Paillé & Muchielli, 2005, p. 49), aux ouvertures vers des approches inter-disciplinaires et à de nouvelles constructions méthodologiques.

Axe 1 : Personnalité, sensibilité et éthique du chercheur, style de recherche

La quête de savoir et la capacité d'étonnement sont les conditions de la découverte. Avec la « sérendipité », terme à l'honneur depuis deux décennies, c'est aussi la portée de la recherche qui est questionnée, car ce terme est implicitement ou explicitement associé à l'innovation, comme en témoigne par exemple, l'initiative « Union de l'innovation » de la stratégie 2020 pour l'Europe. Les découvertes doivent très vite déboucher sur la reproductibilité, sur la mise en marché de nouveaux produits ou services dans une logique marchande, ou sur des améliorations rapidement transférables, dans une logique d'innovation sociale. Ces injonctions d'innovation placent le chercheur en situation de respecter des standards productifs, marchands ou sociaux, le confrontent à des exigences de plus en plus fortes, parfois différentes ou

contradictoires, émanant de commanditaires privés comme d'instances d'évaluation scientifiques. Comment le chercheur se positionne-t-il en tension entre ces impératifs divers, voire divergents? Comment peut-il assumer la collaboration avec son équipe, les institutions scientifiques, les partenaires socio-professionnels, les acteurs de terrain? Comment le chercheur peut-il concilier différents enjeux subjectifs, éthiques, scientifiques, économiques, sociaux? Quel espace de liberté peut-il négocier?

Comment préserver la possibilité qu'advienne une découverte dans des cadres peu flexibles et des étapes programmées? Comment favoriser la créativité dans le monde de la recherche académique? De quelle prudence et de quelle rigueur les chercheurs qualitatifs doivent-ils faire preuve vis-à-vis de leurs partenaires et commanditaires? Comment justifient-ils le recours aux méthodes qualitatives, parfois perçues comme chronophages ou inefficaces, auprès des partenaires publics ou privés de la recherche?

Doivent-ils assumer le lien, désormais posé comme allant de soi, entre créativité et innovation, et ce faisant, tenter de satisfaire les exigences de productivité et d'efficacité de la recherche? Doivent-ils défendre la recherche qualitative comme un principe de précaution face aux dérives quantitativistes du modèle économique dominant, générant exclusion et précarité? Doivent-ils promouvoir la recherche qualitative en tant que prise de risque, favorisant la créativité et l'innovation sociale? Ou doivent-ils défendre la logique d'une découverte « résistante », face à la logique de rentabilité de l'innovation?

Axe 2 : Statut des données en recherche qualitative : traces, recueil et exploitation de données numériques

Avec l'accélération des évolutions socio-techniques, et en particulier le foisonnement des dispositifs et outils numériques, les pratiques de recueil et d'analyse des données évoluent. Qu'ils travaillent en terrain numérique ou en terrain « réel », les chercheurs qualitatifs disposent d'outils d'enregistrement leur permettant de conserver à l'état brut des corpus volumineux et hétérogènes de données, textuelles, iconiques, sonores, ou audiovisuelles. Ont-ils la capacité de les transcrire, de les exploiter? Quelles dispositions méthodologiques, légales ou déontologiques requièrent l'existence et la conservation de ces corpus de données biographiques?

Comment peut-on comparer des données hétérogènes? Doit-on recourir à toujours plus d'applications pour sélectionner, trier, catégoriser, « faire parler » ces données? Comment prendre en compte, dans les analyses, les usages prescrits de ces dispositifs techniques, orientant la lecture et l'analyse des résultats? Peut-on encore parler de recherche qualitative quand elle est assistée par des « actants » mobilisant des algorithmes et des statistiques? Sont-ils identifiés, tous ceux, acteurs et actants, qui concourent à cette chaîne interprétative? « Qui suis-je » et quelle interprétation j'ose dans un environnement de cognition distribuée? Peut-on encore identifier des

moments distincts et complémentaires entre les méthodes qualitatives et les méthodes quantitatives? Quelle place le chercheur qualitatif veut-il occuper, en relation avec les développeurs, les institutions, les associations, les journalistes, les citoyens, dans un contexte de « *big data* », avec l'ouverture de données brutes au public? Peut-il proposer des analyses ou des applications qualitatives autres que des cartographies dynamiques?

Enfin, la numérisation des corpus de données ouvre-t-elle des possibilités inédites de travail collaboratif? L'existence, la conservation voire le partage de tels corpus dynamisent-ils le débat scientifique?

Axe 3 : Vers des processus d'hybridation des démarches et des méthodes?

Pour tenter de concilier des enjeux différents, des attentes et logiques d'action divergentes, des sources d'information hétérogènes, le chercheur « pluriel » peut être confronté à de nouveaux dilemmes qui peuvent devenir des sources de créativité méthodologique et technique. Quels risques interprétatifs peut-il assumer, en proposant, dans une approche pragmatique, de nouveaux agencements de méthodes, des métissages de méthodes existantes, ou des hybridations instrumentales? De quelle prudence doit-il faire preuve, dès lors qu'il encourt le risque de faire éclater la cohérence systémique de son dispositif de recherche, en introduisant des disruptions entre les méthodes et instruments utilisés, et leur articulation avec des référents épistémologiques et théoriques?

Hormis le croisement ou l'hybridation des approches et des méthodes, peut-on relever la création de nouvelles approches, de nouvelles méthodes? Quels sont les processus d'institutionnalisation de nouvelles émergences méthodologiques et instrumentales? De quelles découvertes, et de quelles innovations la recherche qualitative peut-elle se prévaloir?

À partir des expériences et avancées méthodologiques de cette décennie, et à l'aide des technologies disponibles actuellement, pourrait-on dresser une nouvelle typologie dynamique des méthodes qualitatives? Pourrait-on synthétiser et visualiser, de façon dialogique et heuristique, les acquis consensuels de la communauté scientifique des chercheurs qualitatifs, mais aussi les émergences nouvelles, les problématiques et controverses que de nouvelles associations de démarches, de méthodes ou de techniques suscitent?

En clin d'œil au titre du colloque « prudence empirique et risque interprétatif », **un quatrième axe** a été adjoint, intitulé « **Carte blanche aux propositions subversives ou alternatives** ».

L'organisation scientifique du colloque

Les propositions de contributions ont été massives. Celles-ci ont été expertisées en double aveugle à partir d'une grille commune d'évaluation disponible sur la

plateforme « Sciences Conf ». Les avis experts ont été convergents en très grande majorité. Un petit nombre de propositions faisant l'objet d'avis légèrement divergents ont été soumis à une troisième expertise. 68 propositions ont finalement été retenues.

Du 17 au 19 juin, le colloque a accueilli 130 participants, issus de trois continents et d'une douzaine de pays, chercheurs et /ou praticiens dans des disciplines variées. Après l'ouverture du colloque par Catherine De Lavergne, présidente du colloque, Anne Fraïsse, présidente de l'Université Paul Valéry, Philippe Saurel, maire de Montpellier et Président de l'ITIC, François Pérera, directeur de l'ITIC, Chantal Royer, présidente du RIFReQ, Colette Baribeau, présidente de l'ARQ, Alain Chante et Gérard Bourrel, pour les laboratoires LERASS-CERIC et EPSYLON, Valérie Méliani et Sidonie Gallot, pour le comité d'organisation, les travaux scientifiques ont été initiés. Se sont déroulées pendant cet événement scientifique : six conférences (quatre conférences introductives, deux conférences de synthèse), 57 communications, trois animations d'ateliers, deux tables rondes. Chacun des participants a pu avoir accès au livret des résumés, mais aussi à l'intégralité des textes complets déposés sur la plateforme.

Conformément à l'esprit du colloque, les sessions d'atelier n'ont pas été structurées sur des bases disciplinaires, elles ont au contraire été organisées pour favoriser les échanges inter/transdisciplinaires autour de questionnements convergents. Pour chacune de ces sessions, ont été désignés, parmi les membres du Comité Scientifique, un animateur, mais aussi un « veilleur-synthétiseur », chargé de relever les convergences, les résonances, les réponses à la problématique du colloque, au fur et à mesure des interventions. Ces « veilleurs-synthétiseurs » ont fait part de leur réflexion en table ronde le lendemain matin, de façon à dynamiser la réflexion dans la recherche en train de se faire.

C'est grâce au travail du Comité d'Organisation, et au soutien de la revue *Recherches qualitatives* que paraît ce numéro 20 de la collection Hors-série « Les Actes ». Avec l'engagement de Chantal Royer assistée de Marie-Josée Berthiaume, un autre défi a été relevé, celui de la parution de ce numéro dans les délais les plus courts, vu son ampleur : il comporte 40 textes.

Contenu de ce numéro

Les textes publiés dans ce numéro ne sont pas regroupés dans le même ordre que celui de leur présentation orale en juin 2015. Compte tenu des résonances entre les trois axes proposés, il faut ici relever que de nombreuses contributions, positionnées au sein d'un axe, développent aussi des questionnements ou des avenues en relation avec l'une ou l'autre des deux autres thématiques. La richesse du corpus pourrait être représentée comme un réseau de liens hypertexte. Si l'ordonnement des articles pourra parfois apparaître quelque peu arbitraire au lecteur, celui-ci peut aussi s'aménager des parcours transverses de lecture.

Articles positionnés au sein de l'axe 1 (première section) : Personnalité, sensibilité et éthique du chercheur, style de recherche

Cinq thématiques composent un corpus de 15 textes. Le premier et le cinquième thème questionnent les liens entre le chercheur et sa recherche, ainsi que la congruence du chercheur avec lui-même. Questionnement porté à son paroxysme dans le dernier thème, consacré au changement de paradigme chez le chercheur. Le deuxième thème concerne la mobilisation des critères de rigueur éthique dits « d'équilibre » et « d'authenticité » (Gohier 2004, p. 9) dans le cadre de recherches collaboratives ou de démarches de recherche-action. Les conditions méthodologiques, les enjeux éthiques et épistémologiques de la collaboration entre praticiens et chercheurs sont ensuite traités au sein du troisième thème, le quatrième portant une attention plus particulière à l'articulation entre recherche et formation.

Un premier thème questionne **le lien entre le chercheur et sa recherche, ainsi que la congruence du chercheur avec lui-même** « dans ses idées, dans ses valeurs et dans ses actions » (Gohier, 2004, p. 9).

Denis Benoit soulève un premier risque pour le chercheur, lié aux caractéristiques d'une discipline, la communication, investie de fortes attentes d'applications pratiques sur les terrains professionnels. Le chercheur engagé court ainsi le risque de se faire instrumentaliser aux fins d'exploitations marchandes, ou manipulatoires de ses travaux. Il énonce deux critères pour une éthique du chercheur-praticien en communication : « envisager la portée, les effets possibles de ses énoncés, plutôt que leur valeur descriptive-explicative », et « être attentif aux risques de prédiction autoréalisatrice ».

En convergence avec Denis Benoit, en ce qui concerne la relation à la discipline, **Angélique Rhodain, Aurélie Dehling** et **Virginie Silhouette-Dercourt** posent un regard critique sur les sciences de gestion, en particulier le marketing, comme discipline promouvant l'économie de marché, et comme milieu reliant étroitement praticiens et chercheurs. Les techniques qualitatives sont mobilisées, entre trois chercheuses de la même discipline, pour faciliter l'expression de cette subjectivité et de cette distance critique avec la recherche dominante, telle qu'elle se pratique et s'utilise. Des récits de vie réciproques, permettent d'analyser « la subjectivité croisée », et d'élaborer des pistes « vers une réflexivité systématisée ». Mais pour ces auteures, la « réflexivité éthique » consiste à assumer ses valeurs et son engagement militant, tout en faisant preuve de rigueur méthodologique.

Un deuxième thème relève également de la dimension éthique de la recherche, à travers **les attitudes que le chercheur doit adopter dans son rapport aux participants à la recherche**. Les auteurs se réfèrent implicitement au respect des critères d'équilibre, ou d'équité qui consistent à s'assurer que les différents points de

vue (ou voix) des participants seront exprimés (Gohier, 2004), ce qui présente des difficultés ou des risques, lorsque les participants sont vulnérables.

Marie Dany Vinguédassalom évoque, à partir d'une recherche doctorale réalisée au sein de collectivités territoriales, les risques encourus, et les précautions à prendre lors de l'entrée sur un terrain de recherche, pour construire une relation de confiance avec les acteurs professionnels, et trouver la bonne distance, entre le risque d'être considérée comme une professionnelle, et celui d'être rejetée comme une étrangère. La chercheuse mobilise des stratégies et procédures lui permettant de négocier puis de construire une place, en passant par différentes étapes : se faire accepter, se faire reconnaître, se faire oublier.

Marie-Claude Jacques, Denise St-Cyr Tribble et Pierre Bonin, mobilisent la théorisation ancrée constructiviste de Charmaz, dans le cadre de recherches effectuées auprès de personnes vivant avec la schizophrénie. Le chercheur doit construire une relation de proximité avec les participants, en encourageant les risques d'un étiquetage réciproque. La recherche est co-construite, à partir « d'une construction mutuelle des données par l'interaction entre les participants et le chercheur ». Les risques sont liés aux « structures, discours, conventions et relations de pouvoir » qui influencent « les significations et les actions des participants ». Mais c'est aussi grâce à ces risques que peuvent émerger des compréhensions nouvelles « qui donnent espoir sur des possibilités d'innovation qui autrement n'auraient pas pu être envisagées. »

Pratiquant également la méthode de la théorisation ancrée constructiviste de Charmaz, **Amélie Champagne** et **Laurence Clennet-Sirois** insistent sur l'investissement personnel du chercheur, et l'adoption d'une « posture critique » consistant en « l'adoption du point de vue des groupes ou individus socialement marginalisés ». La relation de réciprocité avec les participants peut aussi s'exprimer par le partage d'expérience et d'émotions, qui « peut mener à une forme d'autonomisation des participants ». Mais cet investissement personnel ne doit pas être confondu avec l'instrumentalisation stratégique des émotions pour faciliter la relation avec les enquêtés. Sur le plan épistémique, la contribution des émotions au processus de recherche doit être reconnue.

C'est une posture de double engagement qu'assument **Jean-Manuel Morvillers** et **Nathalie Goutté**, incluant « l'informatrice autochtone » comme productrice de la recherche. L'enquête, s'appuie sur l'analyse institutionnelle (Lourau, 1970). Elle est issue d'une commande, portant des visées instituant, celles de faire reconnaître une nouvelle fonction infirmière non formalisée, celle d'infirmière coordinatrice, au sein d'un service d'hépatologie d'une unité de soins hospitaliers. Les auteurs s'interrogent sur la transférabilité des résultats de l'enquête, en raison au contexte de la commande et du caractère monocentrique de l'étude.

Un troisième thème concerne **la collaboration entre chercheurs et praticiens de la formation ou de l'intervention sociale**. Pour être transférables dans le monde professionnel, les recherches doivent s'appuyer sur des pratiques, et être menées en collaboration avec les praticiens. Mais ces recherches collaboratives, ou recherches-actions soulèvent alors d'autres enjeux et risques d'ordre éthique et épistémologique.

Jean-Marie Van Der Maren dresse un diagnostic sévère, fondé sur 35 ans d'accompagnement méthodologique. Il constate que les recherches menées par les chercheurs sont épistémiques, non transférables dans le monde professionnel, et en décalage avec la demande des professionnels de recherches « visant des savoirs technologiques et des savoirs pratiques ». La recherche doit partir des problèmes, tels qu'ils sont formulés par les praticiens, mais aussi les associer à l'analyse des données recueillies à partir des traces de leur activité ou de celles de leurs collègues praticiens. La collaboration entre chercheurs et praticiens pourra ainsi déboucher sur des résultats « explicitant l'intelligence de l'action », et renouveler les connaissances et les pratiques de l'intervention.

C'est dans cet esprit de collaboration avec des praticiens que **Mylène Salles** a mené une enquête sur l'évaluation de l'autonomie fonctionnelle en gérontologie, telle qu'elle est menée par les travailleurs sociaux au Québec. Il s'agit de repérer et d'identifier les savoirs mobilisés par les travailleurs sociaux dans leurs pratiques, afin de concevoir une formation initiale adaptée dans ce domaine. L'auteure évoque le décalage entre la méthode projetée, et sa faisabilité sur le terrain. Une première tension se dégage entre la nécessité méthodologique d'observer de façon continue les praticiens, et l'exigence éthique de les laisser « respirer ». Le dispositif articule de façon cohérente des recueils individuels, par observation, entretiens, contextes et récits de pratiques, et collectifs, par entretiens d'auto-confrontation croisée, en groupe focalisé. Même avec un dispositif d'enquête cohérent, le chercheur ne peut éviter les risques interprétatifs, liés, par exemple, aux modalités d'accès aux situations, ou à la construction de connivence avec les sujets observés.

David Lafortune, Sophie Gilbert, ont aussi mené une recherche collaborative, d'abord descriptive, puis en recherche-action, réalisée entre des intervenants auprès de parents en difficulté et des chercheurs. L'approche collaborative permet de s'appuyer sur l'expertise des aidants, pour comprendre les défis qu'ils doivent relever et adapter les pratiques. Mais la recherche collaborative doit prendre en compte des critères de rigueur dits « relationnels » d'équilibre, d'authenticité et de signifiante dans le paradigme constructiviste. En recherche-action, l'objectif de transformation des pratiques par la production de savoirs transférables pose la question de la transférabilité de savoirs académiques. Dans le cadre d'une recherche-action, cette question de la transférabilité est restreinte « au processus d'appropriation/transformation de pratique ». Les auteurs mettent en avant

l'importance de l'aménagement, entre les praticiens et les chercheurs, d'un espace réflexif « tiers », la supervision (menée par un consultant externe à l'équipe de recherche et spécialiste de l'outil).

Marie-Michèle Lord, Pierre-Yves Therriault, Jacques Rhéaume ont mené une recherche-action interprétative en psychodynamique du travail, avec des intervenants dans un centre de crise assurant l'évaluation, le suivi, l'hébergement à court terme de populations déstabilisées. Ils posent les questions de la pertinence de critères de rigueur scientifique lors d'une recherche-action « cherchant à transformer le milieu », et plaident pour une utilisation « contextualisée des critères de validation scientifique en recherche-action ». Compte tenu de sa proximité et de sa collaboration avec les praticiens, le risque majeur, pour le chercheur, n'est pas l'absence de confirmation interne, c'est à l'opposé celui de la contamination par la culture partagée de ces praticiens, et le glissement vers un rôle de consultant. La pratique réflexive rigoureuse du chercheur permet d'éviter ce risque, mais elle doit être soutenue par un « collectif de référence » « miroir » composé de chercheurs de la discipline et extérieurs à l'enquête. En recherche-action, ces deux processus vont bien au-delà de simples confirmations interne et externe. Le « collectif de référence » peut être considéré comme une « pierre angulaire dans le processus de rigueur scientifique ».

Audrey Marcillat évoque le rôle que joue le cadre institutionnel, dans une recherche portant sur l'intervention sociale auprès de sans domicile en Île de France, en Samu Social et en centres d'hébergement. Ayant eu accès au terrain par voie hiérarchique, elle n'a pu instaurer une relation de confiance avec les enquêtés. En tant que praticienne-chercheuse travaillant comme écoutante sociale dans un centre d'appel téléphonique, elle a pratiqué la participation observante. En tant que membre d'un groupe de recherche réunissant des acteurs du monde associatif, de la recherche, et d'organismes issus des collectivités territoriales, elle met en lumière, au travers de la réalisation collective d'une grille d'entretien, les « intérêts divergents » selon les statuts des acteurs et les disciplines d'appartenance. Elle souligne la nécessité de mettre en commun les attentes liées à la recherche.

Lucie Houle, s'appuie sur son expérience de praticienne en gestion, dans le cadre d'études de recherche-action pour proposer des pistes tendant à éviter « des effets secondaires imprévus néfastes sur l'organisation et les individus qui la composent ». Elle livre un récit narratif permettant « d'illustrer les épisodes instructifs de son parcours ». Elle insiste sur les précautions à prendre avant toute recherche-action. Même s'il y a consensus sur la problématique managériale à résoudre, il convient de tenir compte des situations et enjeux respectifs du décideur et du chercheur, générant parfois des non-dits. Il est important de construire un espace officiel de préparation de la recherche et de recadrage en cours de route tout en

demeurant souple et flexible, et de préciser les retombées attendues qui s'inscrivent dans les orientations de l'organisation et dans un programme de recherche.

En relation avec les apports précédents, notamment en ce qui concerne les recherches collaboratives et les critères d'authenticité ontologique, éducative, catalytique et tactique (Gohier, 2004), deux textes, issus d'un atelier animé par Daniel Faulx et son équipe, concernent **l'articulation entre recherche et activité formative**.

Daniel Faulx, Géraldine Burlet, Nicolas Bernard et Cédric Danse, distinguent, en position de « Chercheurs intervenants » sur le terrain de professionnels de la santé, quatre configurations de mise en lien entre « une visée formative » et des « préoccupations de recherche ». Ils identifient, pour chacune de ces situations types, les risques encourus, ainsi que les précautions à prendre pour les éviter. La recherche peut être positionnée en amont pour concevoir un dispositif de formation adapté, la posture du chercheur est alors au service de celle de l'intervenant. Elle peut se situer en aval, pour évaluer et de le faire évoluer le dispositif d'intervention. Mais les deux démarches peuvent s'alimenter mutuellement, dans une « articulation continue », voire un « enchevêtrement ». Dans un dispositif de recherche-action, une boucle est donc constituée entre apports des participants et formalisation par l'intervenant. Les participants deviennent des partenaires de la recherche. La combinaison d'apports formatifs et scientifiques peut enfin être mise en œuvre dans le cadre de dispositifs pédagogiques.

Gilles Fossion, Daniel Faulx analysent les apports et les risques liés à la participation d'étudiants, futurs professionnels de l'éducation à une enquête. Celle-ci concerne les effets sur l'apprentissage, du recours à des exemples dans un discours pédagogique. Des séquences d'enseignement sont filmées, découpées en extraits, visionnées dans le cadre d'entretiens individuels fondés sur « la technique de rappel stimulé ». La posture de recherche est donc éémique, centrée sur l'expérience vécue et le point de vue des acteurs durant un cours lorsqu'ils sont face à un exemple particulier. Le travail de l'analyste est effectué par catégorisation émergente, et réinjection des hypothèses dans les entretiens suivants. En ce qui concerne les effets de la recherche sur les apprentissages, les données sont recueillies au moyen de *focus groups* ou par courriel auprès des répondants sur la façon dont ils ont vécu le processus de recherche.

Pour clore la thématique de cet axe, un texte envisage **le processus de transformation du chercheur**, poussé à son paroxysme, associé aux risques encourus, mais aussi à l'émergence d'une nouvelle créativité, c'est celui d'un changement de paradigme. Le paradigme étant défini, selon Van Der Maren (dans ce numéro),

comme un ensemble de quatre éléments partagés par la communauté des professionnels d'un domaine de pratique, à savoir : 1)°des valeurs, la

conception du rôle; 2)°des règles de l'art, les normes; 3)°des mots et gestes, les outils; 4)°des manières d'exprimer entre professionnels et aux autres, ce qui fait la profession et ce que produit la profession.

Un processus de transformation qui n'est pas seulement de l'ordre des méthodes, mais affecte l'identité, l'attitude, la posture du chercheur.

Anne Lieutaud a mené une enquête sur le « vécu expérientiel du chercheur individuel » ayant vécu « un changement de posture et d'appartenance paradigmatique ». Il faut souligner la congruence entre l'objet de recherche et la posture de recherche adoptée par l'auteure. En effet, c'est en tant que « praticienne-chercheuse » que l'auteure mobilise sa « propre expérience pour interroger l'expérience des autres ». Ce changement de paradigme se manifeste « soit par une innovation épistémologique ou paradigmatique, les chercheurs devenant fondateurs de « courants nouveaux » soit par la rencontre avec un nouveau paradigme », les chercheurs ayant « développé ou importé une épistémologie interdisciplinaire innovante dans leur environnement universitaire ». Ces changements s'opèrent par un changement de pratiques, par un « lent processus de maturation épistémologique », soit par « une longue tentative de concilier l'épistémologie ancienne et la nouvelle, soit par « une confrontation existentielle au plan personnel et privé qui mobilise une démarche cognitive autour du nouveau paradigme rencontré ». L'auteure précise que les chercheurs « innovateurs » vivent « des résistances institutionnelles », qui les amènent à développer l'action collective et la co-création. La créativité du chercheur émerge d'un dilemme épistémologique insoluble. L'expérience vécue est affectivement et cognitivement impliquante.

Articles positionnés au sein de l'axe 2 : Statut des données en recherche qualitative : traces, recueil et exploitation de données numériques

Ce deuxième axe (cf. appel à communication, supra) questionnait principalement le statut des données, eu égard aux nouvelles possibilités de mémorisation, de recueil, de simulation, de visibilité, de partage et d'analyse offertes par les dispositifs socio-numériques, mais aussi aux risques encourus. Il interpellait, ce faisant, la position du chercheur, inséré dans une chaîne de plus en plus complexe d'acteurs et d'actants (Akrich, Callon, & Latour, 2006; Latour, 1994). Nous avons été surpris de constater qu'à l'exception des textes discutant de l'usage ou de l'observation de dispositifs numériques, la majorité des contributions considéraient les données indépendamment des formats et supports, évacuant ainsi leur matérialité. De plus, le silence concernant la place du chercheur dans les/en relation avec/ les dispositifs socio-numériques nous semble intéressant à relever.

Quatre thèmes structurent cet axe : la première traite des données et des matériaux d'évaluation dans la recherche qualitative. Pour le second, il s'agit de la réflexion sur la nécessité de recueillir des données hétérogènes et variées. Enfin sont

envisagées les opportunités offertes, soit par l'accès à des données stockées au sein des laboratoires de recherche, soit par l'usage de dispositifs numériques en formation de terrain et en recherche.

Le premier thème réfère aux **données et aux matériaux d'évaluation de la recherche qualitative**. Trois textes illustrent chacun une dimension spécifique : d'un point de vue « macro », en France, les logiques des dispositifs d'évaluation et les risques qu'ils font courir à la créativité et à l'ouverture de la recherche; la formation à l'évaluation critique de travaux et l'outillage des étudiants et chercheurs; des procédures visant à favoriser la réflexivité du chercheur, en tant qu'instrument de collecte de données.

Viviane Couzinet analyse les modalités d'évaluation « de la productivité des chercheurs et des entités de recherche » en France. Les Sciences Humaines et Sociales encourent le risque, avec l'évaluation quantitative des publications, de la disparition de jeunes revues, favorisant la circulation de « questions nouvelles ou interdisciplinaires ». Par ailleurs, la question du transfert des avancées de la recherche vers le monde social, économique et culturel est vive car elle est liée à des politiques de financement public ou privé, mais aussi à l'accès et à l'appropriation de connaissances par des citoyens et des professionnels. Si les capacités d'interaction avec l'environnement socio-professionnel font partie des critères d'évaluation des laboratoires, ils ne sont pas considérés comme qualifiants pour les candidats enseignants-chercheurs. Une discipline privilégiant ce critère encourt le risque d'être marginalisée par rapport aux autres disciplines. Semblent alors s'opposer qualité pour l'évaluation des chercheurs et quantité pour l'évaluation des laboratoires. Ceux-ci sont ainsi tirés par des logiques quantitatives pour survivre ou se développer.

Jean-Marie Van der Maren, lors de l'animation d'un atelier intitulé *Lire ou écrire une recherche utilisant des données qualitatives : une grille pour analyser et pour préparer une recherche ou une demande de subvention*, fait le constat d'une absence de lecture critique par les étudiants et chercheurs, de la littérature en sciences sociales et humaines. L'attitude critique doit être privilégiée, même si cette littérature a déjà fait l'objet d'une expertise avant publication. L'auteur rappelle qu'il n'existe pas de « données quantitatives ou qualitatives pures ». Il propose une liste de contrôle et d'évaluation utilisable dans le cadre de recherches qui, « recourant à des dispositifs adaptatifs de collecte, produisent des données hétérogènes ». Lors des discussions en atelier, l'auteur précise que la grille n'a pas été construite pour évaluer des textes soumis aux revues. « Elle vise la formation des chercheurs ». Il est aussi remarqué que cette grille pourrait être utile aux experts qui ne fondent pas toujours leur jugement « sur une analyse méthodologique, mais sur l'appréciation de la pertinence ou de l'intérêt du thème de l'article ». Utilisée en formation *a posteriori* pour des écrits de recherche (mémoire de maîtrise, thèse de doctorat), cette grille d'évaluation peut aussi

être utile en amont, remarque Colette Baribeau, pour préparer un plan de recherche, la rédaction de mémoires ou de thèses, ou des demandes de subvention.

L'article suivant, d'**Anne-Chantal Hardy** et **Maud Jourdain** propose une procédure pour accompagner la réflexivité du chercheur sur les risques liés à sa position d'instrument de collecte de données. Dans le cadre d'une recherche menée par des sociologues en collaboration avec des médecins généralistes, ce sont alors des corpus issus d'entretiens qui font l'objet d'une relecture par une sociologue n'ayant pas participé aux entrevues. L'enquêtrice, praticienne-chercheure, médecin-sociologue « s'entend », en tant que professionnelle de la médecine avec l'interviewé médecin « sur un certain nombre d'évidences incompréhensibles pour le sociologue, dont les interactants ne semblent pas avoir conscience ». Un « entretien sur l'entretien » s'ensuit entre la sociologue et l'enquêtrice, visant à éclairer et interpréter ensemble « ces points aveugles » de l'entretien. Les auteures relèvent différents types d'implicites : de rôle, de position, de connaissance, d'intention, de croyances ou de valeurs considérées comme a priori partagées avec l'enquêté.

Le deuxième thème regroupe trois textes mentionnant la nécessité de recourir à **une hétérogénéité dans le recueil de données**, pour trois raisons différentes. Dans le premier cas, le dispositif d'enquête doit permettre de rendre compte de la complexité du dispositif étudié. Le deuxième texte rend compte d'une expérimentation, dans l'action, de dispositifs favorisant l'expression de publics qui n'ont pas la parole. Cette ouverture correspond aux critères de rigueur éthiques, dits « relationnels », mais aussi à la visée instituante de la recherche. Le troisième article questionne l'utilisation d'un moyen spécifique de recueil, la caméra, dans la pratique relationnelle de don/contre-don – négociation avec les publics enquêtés, mais aussi au regard du double statut qui lui est conféré, d'instrument de recueil et de restitution finale des résultats de l'enquête. Enfin, un quatrième texte questionne les moyens de « saisie » d'une réalité « sensible », compte tenu de son caractère mouvant.

Raphaël Chatelet et **Marc Tanti** étudient le système de veille sanitaire par et pour les forces armées françaises. Celui-ci est appréhendé comme « un dispositif informationnel, dans ses dimensions hétérogènes, informationnelle, organisationnelle, technique, sociale, constitué d'éléments matériels et immatériels, ainsi que des pratiques des acteurs ». Cela suppose que l'on mobilise un dispositif de recueil de données adapté à cette dimension hétérogène, ainsi qu'à la variété des acteurs concernés permettant de prendre en compte leurs situations concrètes d'usage.

Pour **Maïtena Armagnague** et **Isabelle Rigoni**, l'élaboration empirique d'un dispositif de recueil de données hétérogènes, recourant à une pluralité de techniques est liée aux caractéristiques des enquêtés, mais aussi cohérente avec les visées de la recherche. Les auteures veulent recueillir le point de vue de jeunes enquêtés, dans le cadre d'un projet de recherche en cours sur la « participation sociale et scolaire de

jeunes migrants, roms et itinérants, dont les actes et paroles sont considérés comme des illustrations d'une capacité citoyenne et politique à part entière ». La recherche « partenariale, avec les institutions et associations » est fondée sur l'utilisation de méthodes collaboratives basées sur la créativité et l'expérimentation. Dans une visée instituante, et critique, il s'agit de favoriser, différentes formes d'expression de ces jeunes, leur permettant « de rompre avec la relation d'ascendance » : création artistique, prise de parole en public, écriture... au moyen de dispositifs variés : « exposition de situations problématiques, voire conflictuelles, ateliers artistiques, théâtre forum d'inspiration militante, compagnie d'acteurs, clown-forum, clown d'intervention sociale... ». Il s'agit aussi d'amener « les institutions, les pairs, les familles à mieux comprendre le rapport de ces jeunes aux institutions de socialisation ». L'utilisation de méthodes visuelles mobilise les images « comme outil d'enquête », ces dispositifs favorisant aussi l'articulation entre « l'univers de la recherche et l'univers d'expression artistique ». La richesse et la variété du recueil posent le problème « de l'exploitation du matériau recueilli ».

Didier Vidal utilise la caméra comme « un outil ethnographique pluriel » permettant de recueillir le « discours de l'autre » dans ses dimensions environnementales, comportementales et non verbales et de voir ce qui n'a pas été saisi par l'observation directe. Pour obtenir l'accord du « public de recherche », l'auteur mobilise le processus stratégique de « don-contre-don », inversé car le premier don vient de l'Autre. Le chercheur doit coordonner des outils de recueil, des données de nature différentes (journal de bord, monographie, capture d'image, filmographie ou photographie, dessins et croquis), lui permettant de varier la distance avec ses publics. Le cinéma est utilisé avec un double statut : comme « une méthode de recueil plurielle » et « un outil d'approche », mais aussi comme « un vecteur social de recueil et de retranscription scientifique », de production de résultats de recherche. Le film scientifique constitue « la conclusion analytique du travail de recherche ». Il est complémentaire des écrits de recherche, il ne s'y substitue pas.

Jean-Jacques Boutaud, Stéphane Dufour, Clémentine Hugo Gential s'interrogent, dans le champ de la communication, sur les questions d'ordre épistémologique, conceptuel, opératoire, autour de l'épistémologie et des méthodes de « saisie », d'analyse, d'une réalité sensible. Le sensible se donne « comme une émotion intimement ressentie ». Mais la pensée de la catégorisation de la forme « mouvante qui se déploie, évolue ou se déforme », ouvre une problématique phénoménologique de « quelque chose qui en train de se faire sous nos yeux ». Comment une notion sensible peut-elle se convertir en signification. Comment fait-elle sens? Une signifiante en mouvement. Dans la perspective des sciences de l'information et de la communication, il s'agit de saisir les dimensions sensibles mais aussi d'en faire une réalité qui se communique, alors même que le sensible échappe à une fixation dans le signe.

Sont réunies au sein d'un troisième thème les exploitations permises par les corpus de données stockées au sein des laboratoires de recherche, ou accessibles au chercheur. Trois textes font ressortir la prise en compte des possibilités offertes par la mémorisation et l'accès à trois différents types de données : journaux de recherche, corpus audiovisuel, étude de cas, le troisième type pouvant aussi être considéré comme un résultat de recherche, contrairement aux deux premiers. Leur richesse potentielle est discutée, au regard des possibilités nouvelles d'exploration et d'analyse qu'elles rendent possibles. Encore faut-il que les conditions contextuelles précises de leur récolte soient également documentées, et que le recueil soit examiné avec prudence au regard de nouvelles questions de recherche.

Béatrice Aumônier souligne l'opportunité offerte par la réutilisation de données qualitatives, en vue de « poursuivre des questions de recherche qui sont différentes des questions initiales », réutilisation qui peut être source d'innovation méthodologique. L'auteure constate que cette pratique reste encore peu usitée en France. Ce faisant, elle dresse le constat que les données primaires sont sous-exploitées, puisqu'elles sont analysées « dans un but précis ». Béatrice Aumonier a ainsi réutilisé des données issues de trois recherches doctorales, constituées de journaux de formation (41 journaux et 644 pages). Provenant du même laboratoire que celui de l'auteur, ces données issues de vécus corporels internes, sont alors soumises à l'hypothèse que, sous certaines conditions, émerge une pensée sensible, immédiate, incarnée, créative. Certaines précautions sont à prendre pour éviter ou limiter les risques : s'assurer de la reconnaissance institutionnelle de l'auteur des données initiales, obtenir son autorisation, bien connaître le milieu des enquêtés.

C'est aussi à partir d'un corpus mis à sa disposition par son équipe de recherche, que **Marie Béguin** entreprend une exploitation secondaire d'un matériau recueilli. Mais cette fois, le corpus, constitué d'enregistrements vidéo, est utilisé pour mener une recherche exploratoire, visant la construction récursive et collaborative d'un modèle d'analyse. Ce corpus est ainsi considéré comme du matériel d'expérimentation, lui permettant d'initier une recherche exploratoire en psychologie du développement, conduite dans le paradigme historico-culturel portant sur le développement de la communication et de la parole chez l'enfant entre 16 et 24 mois. Ce matériel d'entraînement et d'expérimentation est d'autant plus précieux que l'étude étant pilote, elle ne disposait pas d'orientations préalables. Le corpus est constitué d'enregistrements vidéo de situations de jeu à domicile entre un parent, un enfant et deux objets culturellement orientés choisis par les chercheurs, les observations sont répétées tous les deux mois de 16 à 24 mois. Ces données peuvent être traitées à l'aide du logiciel d'annotation de fichiers vidéo ELAN. Mais encore faut-il, dans une logique abductive, déterminer l'unité d'analyse, identifier les critères de découpage en séquences d'interaction triadique, alors que la chercheuse dispose d'hypothèses initiales, mais pas de critères pour opérer ce découpage.

Nathanaël Waddled discute de l'utilisation de l'étude de cas comme matériau de recherche. Cette question se heurte aux critiques mettant en cause la portée généralisante d'études de cas non représentatives. L'auteur propose « une généralisation non inductive, s'affirmant comme indicative et non légale » – c'est-à-dire non prédictive, une « généralisation analytique ». Le cas est alors appréhendé comme une opportunité de voir le fonctionnement effectif de cadres théoriques dans une situation concrète, ce qui peut permettre de formuler des hypothèses exploratoires sur d'autres sites à étudier. Ces résultats ne doivent pas être considérés comme des réponses, mais plutôt comme des « schémas théoriques », « des propositions » permettant d'esquisser « des liens dynamiques de nature hypothétique et construits à partir de questions posées spécifiques ». Cette proposition théorique peut être affinée par des études multi-cas. « Il s'agit alors de voir dans quelle mesure la proposition théorique formée peut être recontextualisée non seulement dans des contextes similaires, même s'ils sont toujours propres, mais dans des situations différentes. »

Le quatrième thème regroupe deux articles portant sur deux **dispositifs numériques** considérés comme porteurs d'innovation pour la recherche, favorisant le recueil, la mémorisation et l'exploitation de données utiles pour les chercheurs et les praticiens. L'utilisation d'un patient virtuel permet de pallier le manque de données situées, dans une unité de soins infirmiers, et fournit une base de données exploitable en formation. L'utilisation d'un blog de recherche comme journal de bord informatique permet de rendre visibles les étapes et résultats de recherche aux différents chercheurs partenaires en régulant les niveaux d'accès et les droits. Il facilite la gestion de recherches collaboratives avec des partenaires diversifiés.

Isabelle De Geest et **Nicolas Rombauts** rendent compte des difficultés rencontrées par les étudiants en soins infirmiers pour élaborer un jugement clinique. Ceux-ci ne peuvent s'appuyer sur des données récoltées en situation d'interaction avec le patient. Le constat est fait du manque de données « sur les pratiques actuelles et réelles des soignants ». Les données issues de méthodes d'évaluation par questionnaire, permettent seulement d'évaluer des connaissances ou des savoirs déclaratifs. Les auteurs ont pallié ce manque de recueil de données par l'adaptation, au contexte de aux soins infirmiers, d'un patient virtuel permettant d'évaluer des pratiques professionnelles. La consultation est simulée, grâce à un logiciel axé sur les procédures de raisonnement. Ce patient virtuel permet de former à l'évaluation de la situation, mais aussi à l'analyse des données récoltées en vue d'élaborer un jugement clinique.

Christophe Lejeune discute des possibilités offertes par l'utilisation du blog de recherche comme journal de bord informatique. Contrairement au caractère personnel et à l'écriture solitaire du journal de bord classique, un journal de bord informatisé, adossé à un blog de recherche, permet d'identifier différents niveaux d'accès à des

notes qui peuvent rester privées, être partagées au sein d'une équipe de recherche, accessibles aux commanditaires ou informateurs, ou publiques. Le journal de bord présente ainsi trois avantages : asseoir la validité de la démarche scientifique en rendant visible et explicite le cheminement de l'analyse, dynamiser la collaboration au sein d'une équipe de recherche, et impliquer le commanditaire dans le processus de recherche.

Articles positionnés au sein de l'axe 3 : Vers des processus d'hybridation des démarches et des méthodes?

Le premier thème traite de la **combinaison séquentielle de techniques de recueil de données**. Dans les deux cas, les techniques utilisées ne permettent pas de recueillir les données attendues. Ces deux articles mettent en avant la question de l'anticipation, par le chercheur, de la pertinence des techniques de recueil au regard de la question de recherche, mais aussi l'utilité de l'exploration de techniques, même si les données ne parlent pas, car cette expérience permet, par la suite, de mobiliser d'autres techniques, d'affiner l'orientation de la question de recherche, et de questionner le premier matériau recueilli au regard du second.

Pia Stalder étudie les liens possibles entre la diversité culturelle et linguistique et l'innovation en contexte économique. Elle décrit l'articulation séquentielle des techniques d'enquête utilisées. Elle procède à l'analyse des discours politiques et économiques concernant les facteurs de l'innovation en Suisse. Elle complète ce recueil et ces analyses par des entretiens semi-directifs avec 18 personnalités travaillant dans différentes régions linguistiques en Suisse, et occupant des postes de direction dans des entreprises privées et institutions publiques. Ce premier recueil ne lui permet pas de « quitter la perspective macrologique », et « n'apporte pas de réponse à la question de départ ». À l'occasion d'un déplacement à Bucarest, pour un séminaire MBA, elle mobilise trois techniques : Delphes, Galerie, et des entretiens de groupe focalisés. Ce recueil lui permet de réorienter ses recherches vers une perspective « plus micrologique ».

Séverine Durand présente « le dispositif d'une ethnographie de l'habiter avec le risque d'inondation ». Elle a combiné différents modes de recueil : « observations de type naturaliste, analyses d'archives, conduites d'entretiens ethnographiques consultation de statistiques socio-économiques, etc. ». Plus particulièrement, elle a combiné une « observation habitante » avec la conduite d'entretiens collectifs focalisés entre des habitants. En tant qu'habitante de cette zone, elle mène une observation habitante, comme « observateur naturaliste », visant à « étudier le quotidien au naturel ». Le travail réflexif qu'elle mène sur sa posture lui permet d'identifier sa crainte « d'être affectée » par son enquête. Elle accepte alors d'intégrer sa propre subjectivité à l'analyse. Face à la « rareté robuste des mentions de l'inondation dans les conversations courantes », elle a organisé des entretiens focalisés

avec les habitants « afin de générer les paroles qui n'étaient pas venues spontanément », en leur restituant « les premiers éléments d'analyse des matériaux récoltés ». Et c'est ce recueil qui lui permet d'analyser ce phénomène de silence sur le risque d'inondation.

Le deuxième thème regroupe des contributions concernant **la fécondité méthodologique issue de croisements entre deux disciplines**

Sophie Fiederpiéd, Gésine Sturm et Thierry Baubet, mènent une recherche qualitative en psychologie, portant sur des personnes en situation de précarité sociale. Ils ont construit une méthodologie spécifique leur permettant une lecture à différents niveaux, « permettant de faire apparaître la subjectivité des sujets, et d'exploiter le matériel pour la recherche clinique ». Ils étudient la compatibilité épistémologique entre la psychanalyse et la *grounded theory*. La démarche d'analyse combine la théorisation ancrée et la phénoménologie, permettant de réaliser une analyse clinique et phénoménologique.

Elle permet à la fois de comprendre la manière dont les personnes en situation de précarité vivent leur environnement social et font en sorte de lui donner sens pour l'assimiler à leur histoire de vie, mais également comment leur fonctionnement psychique est impacté par leur parcours de vie passé et actuel. Et c'est bien cette combinaison qui rend l'analyse clinique possiblement créatrice de théorisation.

Lionel Diébold, Jean-Philippe Roustant et Isabelle Boulze associent la phénoménologie et la psychanalyse. Leur recherche, dans le champ de la colostomie, porte sur la relation infirmière-malade, dont l'importance est reconnue, mais qui n'est jamais décrite. La construction du savoir « de la rencontre clinique » est dématérialisée. En partant de la pratique, la méthodologie, qui dépend du paradigme et de l'objet que le chercheur observe, doit s'ajuster à l'objet de la recherche. Le retour au phénomène observé permet aussi de dégager des régularités, au-delà des observations particulières. Ils pensent que le croisement de deux points de vue, phénoménologique et psychanalytique, sur le même phénomène peut « montrer des points de frottement paradigmatique, des points d'immixtion ».

Agnès Oude-Engberink et Gérard Bourrel présentent l'intérêt d'une hybridation de méthodes entre l'approche phénoménologique et l'approche **sémiopragmatique**, car cette hybridation permet de « préserver la richesse du recueil empirique de données tout en limitant les risques interprétatifs ». Cette nouvelle méthode, ou ce continuum entre deux méthodes, s'applique à un matériau textuel (verbatim après entretien) « prenant en compte des éléments contextuels préexistants ». Elle repose sur une « combinaison de la description de données empiriques et de l'utilisation de procédures systématiques (catégories universelles de Peirce) ».

Irène Krymko-Bleton décrit une méthodologie de formation d'étudiants doctorants qui « inclut les apports de la pragmatique linguistique dans la recherche d'orientation psychanalytique » à partir des corpus d'entrevues, analysées de deux façons : analyse thématique de contenu, analyse « minutieuse des façons de dire » révélatrices de la relation du locuteur à lui-même et à son interlocuteur. Les doctorants utilisent du matériel issu d'entrevues réalisées et mémorisées au sein du laboratoire. Ils se rendent ainsi compte à quel point le contenu des entrevues, même les moins dirigées, dépend des intérêts du chercheur. Ils peuvent compléter ce matériau par des entretiens qu'ils réalisent eux-mêmes. Au-delà du texte explicite de l'entrevue, « l'analyse permet de prendre en compte la demande des sujets, et d'analyser le rapport de place que les interlocuteurs adoptent l'un par rapport à l'autre dans tout échange conversationnel ».

Le troisième thème regroupe deux textes mobilisant des méthodes de recherche mixtes, **combinant des méthodes quantitatives et qualitatives.**

Philippe Kasongo Maloba Tshikala, Balthazar Ngoy Fiamma Bitambile et Joëlle Ngoïe Musasa ont mené une enquête sur l'épuisement professionnel dans trois institutions publiques à Lubumbashi, au Congo. Ils mobilisent d'abord une approche clinique ayant recours à des techniques quantitatives afin d'isoler des cas atypiques, des sujets potentiellement atteints par le « burnout ». Ils mènent ensuite des entretiens semi-directifs avec les sujets correspondant aux cas qu'ils avaient isolés.

Cyril Dupuis a élaboré des méthodes de recherche mixtes, afin « d'évaluer les effets sur la douleur chronique d'une thérapie manuelle centrée sur la personne ». En tant que praticien-chercheur, il a fait ce choix en raison de son appartenance à deux cultures professionnelles : la culture médicale, mobilisant principalement des approches quantitatives, et l'approche « holistique développée en fasciathérapie, incitant plutôt à interroger le vécu subjectif des patients ». Il s'est posé la question de l'opposition supposée entre ces deux méthodes, et s'est demandé si elles ne pourraient pas « se potentialiser mutuellement ». Il souhaitait aussi

vérifier s'il y avait une corrélation entre l'analyse des données qualitatives issues des entretiens à travers une approche classificatoire, phénoménologique et herméneutique, et l'analyse quantitative des données issues de l'évaluation de la douleur grâce à l'échelle visuelle analogique (EVA).

Si la méthode quantitative permet de « mesurer quantitativement les variations de l'intensité de la douleur », la méthode qualitative permet

d'interroger les effets de l'intervention de fasciathérapie depuis le point de vue des patients. Les données se recoupent souvent, mais l'intérêt de l'approche mixte peut ainsi être envisagé comme confirmatoire, dans les

zones de recouplement des résultats, ou au contraire, contradictoire dans les zones de friction.

Le quatrième thème comprend un texte unique consacré à la présentation de l'élaboration d'un **dispositif d'enquête collaboratif et interdisciplinaire, à l'échelle européenne**. L'équipe a conçu le dispositif de façon systémique, en articulant des processus permettant de comparer des études de cas pour de maintenir les possibilités riches de comparaison sans basculer vers une standardisation excessive risquant d'appauvrir.

Monica Aceti, Sandrine Knobé, Elke Grimminger et Gilles Vieille Marchiset présentent une élaboration collaborative fondée sur l'échange interdisciplinaire, permettant de comparer et de contextualiser des études de cas à l'échelle européenne. Dans le cadre d'un programme de recherche international, il s'agit d'une enquête qualitative sur la santé et les activités physiques d'enfants dans les quartiers pauvres. Cette enquête étant « menée en trois langues et sur quatre contextes nationaux », la comparaison s'avère risquée. C'est pourquoi, pour rendre possible l'étude de cas comparée, l'équipe construit un « arsenal de standardisation de la recherche fondé sur une analyse critique, raisonnée et systématique des conditions d'enquête, menées aux différents stades de la recherche ». Elle a mis en place, durant 15 séminaires de travail, des procédures de standardisation et de coordination. Le recueil est constitué de 37 focus group, de 35 entretiens individuels avec des parents, et de trois grands-parents, ainsi que de rencontres avec 16 autres acteurs professionnels ou associatifs. La démarche interdisciplinaire a été intégrée. Une liste de catégories principales a été établie, « afin de permettre l'analyse comparative à l'aide du logiciel MAXDA ». Le dispositif d'enquête « vers un comparatisme élargi » est conçu de façon systémique comme articulant trois processus interactifs au niveau d'une dynamique systémique en recomposition constante :

penser et délimiter théoriquement les unités socio-territoriales analysées par une posture réflexive et critique combinant les registres de comparaison; privilégier le fonctionnement interdisciplinaire en favorisant le croisement des regards, combiner systématiquement les échelles d'interprétation (micro, méso, macro).

Le cinquième thème est représenté par un texte unique, consacré à la discussion d'un **modèle d'hybridation des méthodes**, et propose des perspectives en ce qui concerne **l'élaboration d'une typologie de méthodes qualitatives**.

Pierre-Yves Barbier présente le modèle typologique issu de « *l'Integral Theory* » développé par Ken Wilber, et discute de la portée et des usages possibles de ce modèle par des méthodologues qualitatifs. À ce modèle théorique « post-métaphysique » fut associé un modèle d'hybridation méthodologique dénommé *Integral Methodological Pluralism* (IMP) permettant de situer « huit postures

fondamentales possibles par lequel un phénomène se découvre et qui recoupe huit perspectives fondamentales » qu'un chercheur puisse adopter pour rendre compte d'un phénomène ». L'*Integral Research* vise à « explorer les phénomènes » à partir d'une approche multi-méthodes. Les étudiants doivent successivement réaliser des activités déclinées aux trois personnes. Les critiques adressées à ces applications portent sur la difficulté à maîtriser une expertise dans huit méthodologies et à satisfaire aux critères de validité, ainsi que sur la difficile « intégration des énoncés de connaissance », en contradiction avec les objectifs. L'auteur dégage ainsi deux conceptions opposées de l'hybridation des méthodes avec le modèle IMP, l'une, pragmatique, privilégiant l'utilisation « horizontale de techniques issues de référents hétérogènes », et l'autre, idéaliste, mettant l'accent sur « l'intégration des schèmes de pensée de l'*Integral Theory* » et, partant, sur l'activité interprétative, au risque de dissoudre le pluralisme méthodologique. Quelle que soit la position, la question de l'hybridation des méthodes ravive celle des critères de validité, et plus largement, l'alternative entre l'élaboration d'un cadre de « méta-validité susceptible de guider les stratégies et orientations mono ou multi-méthodologiques » par construction méta-théorique, ou par sélection et analyse de travaux exemplaires (Royer, 2007). Enfin, l'auteur évoque le potentiel de la méthode historique comme possible « référent à l'utilisation des multi-méthodes » sur le plan épistémologique et méthodologique, et émet des propositions pour structurer « l'angle métathéorique susceptible d'agir à titre de référent ontologique et éthique à hybridation des méthodes ».

Axe 4 : « Carte blanche » aux propositions subversives ou alternatives

La « *carte blanche* » revient à Pierre Vermersch, pour son « **imprudence méthodologique** », ainsi que l'imprudence et l'utilité de sa découverte, en contradiction avec les savoirs institués en psychologie expérimentale.

Pierre Vermersch présente l'entretien d'explicitation,

qui est d'abord et avant tout un moyen de décrire le vécu, le vécu dans sa dimension finalisée (subordonnée à un but). Il est fait pour connaître l'action dans toutes ses dimensions : matérielles, matérialisées, intérieure. L'entretien d'explicitation est une technique spécialisée dans la micro phénoménologie de l'action vécue.

Son développement s'est fait sur la démonstration pratique de la possibilité de faire décrire des vécus passés, s'avançant ainsi dans une forme « d'imprudence méthodologique très féconde ».

Conférences de clôture

Colette Baribeau souligne et illustre l'importance d'un cadre de référence en analyse qualitative des données, constitué de quatre « pistes bien balisées » (traditions, méthodes, cadre d'analyse, dispositifs), dont la prise en compte permettra au

chercheur de prendre des risques « avec vigilance ». Elle relève, à travers les contributions de ce numéro, les indications qu'elles donnent sur la pratique de la recherche « aux moments du recueil et du traitement des données ».

Chantal Royer rappelle que la recherche qualitative n'est « ni routinière, ni confortable ». En écho aux propos de Colette Baribeau, elle invite le chercheur à prendre « un ensemble de précautions », et à mesurer les effets possibles des prudences et imprudences sur les résultats de la recherche, sur les interprétations proposées, sur les milieux scientifiques et professionnels.

Références

- Akrich, M., Callon M., & Latour, B. (2006). *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*. Paris : Presses de l'École des mines.
- Bourrel, G., & Baribeau, C. (Éds). (2013). Du singulier à l'universel. *Recherches qualitatives, Hors-série, 15*.
- Gohier, C. (2004). De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative. *Recherches qualitatives, 24*, 3-17.
- Latour, B. (1994). Une sociologie sans objet? Remarques sur l'interobjectivité. *Sociologie du travail, 4*, 587-607.
- Lourau, R. (1970). *L'analyse institutionnelle*. Paris : Éditions de Minuit.
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2005). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : L'Harmattan.
- Royer, C. (2007). Peut-on fixer une typologie des méthodes qualitatives? *Recherches qualitatives, Hors-série, 5*, 82-98.

Catherine de Lavergne est Maître de Conférences en Sciences de l'Information et de la Communication à l'Institut des Technosciences de l'Information et de la Communication (ITIC), Université Paul Valéry Montpellier 3, chercheure au laboratoire LERASS-CERIC, et membre du bureau du RIFReQ. Elle étudie différentes dimensions de l'apprentissage, considéré non seulement comme une acquisition de connaissances, mais aussi comme un changement, dans ses dimensions individuelles, collectives, organisationnelles, en relation avec la conception et l'usage d'environnements numériques. Elle s'intéresse également aux interactions dans les dispositifs de transport collectif, à l'articulation des pratiques individuelles et de l'apprentissage du « vivre ensemble ». En recherche qualitative, elle s'intéresse plus particulièrement à la posture et aux formes d'engagement du praticien-chercheur.

**5^{ème} colloque du réseau RIFReQ,
Université Paul Valéry, Montpellier 3
Comité scientifique**

Abdelkader Abdellilah, Pr, Université d'Oran, Sc. de l'Information et de la Communication, (DZ)

Pierre-Yves Barbier, Pr, bureau RIFReQ, Université de Moncton, Sciences de l'Éducation (CA)

Colette Baribeau, Pr, Présidente de l'ARQ, Université du Québec à Trois Rivières (CA)

Martine Beauvais, bureau RIFReQ, Université Lille 1, Sciences de l'Éducation (FR)

Denis Benoit, Pr, Université Paul Valéry Montpellier 3, Sc de l'Information et de la Communication (FR)

Isabelle Boulze, Université Paul Valéry Montpellier 3, Psychologie (FR)

Gérard Bourrel, Pr, bureau RIFReQ, Université de Montpellier, Médecine générale (FR)

Denis Brouillet, Pr, Université Paul Valéry Montpellier 3, Psychologie (FR)

Alain Chante, Pr, Université Paul Valéry Montpellier 3, Sc. de l'Information et de la Communication (FR)

Chantal Charnet, Pr, Université Paul Valéry Montpellier 3, Sciences du langage (FR)

Bernard Clary, Université de Montpellier, Médecine générale (FR)

Catherine de Lavergne, présidente du comité, bureau RIFReQ, Université Paul Valéry Montpellier 3, Sc. de l'Information et de la Communication (FR)

Pierre-André Dupuis, Pr, Université de Lorraine, Sciences de l'Éducation (FR)

Hakim Hachour, Université Paris 8, Sc. de l'Information et de la Communication (FR)

Jean-Jules Harijaona, Université de Tananarive, Sc. de l'Information et de la Communication (MG)

Emmanuelle Jacques, Université Paul Valéry Montpellier 3, Arts Plastiques (FR)

Ljiljana Jovic, bureau RIFReQ, ARS Santé Île de France, Sciences Infirmières (FR)

Reiner Keller, Pr, bureau RIFReQ, Université d'Auburg, Sociologie (DE)

Rolando Lalanda Gonçalves, Pr, Université des Açores, Sociologie (PT)

Margarida Lalanda Gonçalves, Pr, Université des Açores, Histoire (PT)

Pina Lalli, Pr, Université de Bologne, Sociologie de la communication (IT)

- Christophe Lejeune, expert scientifique, bureau RIFReQ, Université de Liège, Sciences Sociales (BE)
- Christian Le Moëne, Pr, Université Rennes 2, Sc. de l'Information et de la Communication, (FR)
- Gregory Ninot, Pr, Université de Montpellier, STAPS (FR)
- Agnès Oude Engberink, Université de Montpellier, Médecine générale (FR)
- Pierre Paillé, Pr, bureau RIFReQ, Université de Sherbrooke, Sciences de l'Éducation (CA)
- Chantal Royer, Pr, présidente RIFReQ, Université du Québec à Trois Rivières, Études en loisir, culture et tourisme (CA)
- Marie Santiago Delefosse, Pr, bureau RIFReQ, Université de Lausanne, Psychologie de la santé (CH)
- Marc-Henri Soulet, Pr, bureau RIFReQ, Université de Fribourg, Sociologie (CH)
- Céline Paganelli, Université Paul Valéry Montpellier 3, Sc. de l'Information et de la Communication (FR)
- Gérard Régimbeau, Pr, Université Paul Valéry Montpellier 3, Sc. de l'Information et de la Communication (FR)
- Lorraine Savoie-Zajc, Pr, Université du Québec en Outaouais, Sciences de l'Éducation (CA)
- Pierre Vermersch, chercheur CNRS, association GREX, psychologie (FR)